

Elisabete Thamer

Le dire de l'analyse *

À partir du thème que nous avons choisi pour cette année – « La parole et son dire » – je me suis demandé si une analyse pourrait aboutir, à la fin, à faire *ex-sister* Un-dire « nouveau ». Si oui, comment pouvons-nous l'obtenir ?

Ce qui m'a fait envisager cette possibilité, c'est un passage de « L'étourdit » qui m'a toujours interrogée et que j'essaie depuis quelque temps de m'expliquer. Je me lance ici alors dans une nouvelle tentative, cette fois-ci sous l'éclairage nouveau de ce que l'expérience de la passe m'a permis de vérifier. Comment se fait-il que, dans une analyse, tout d'un coup, « tout » change radicalement pour un sujet ? Cela peut se passer sans que lui-même, et probablement son analyste non plus, puissent expliquer exactement le comment ni le pourquoi cela s'est produit.

Le passage de « L'étourdit » auquel je fais référence et d'où j'ai emprunté par ailleurs le titre de mon intervention, le voici : « Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule *ex-sistence* se distingue de la proposition. C'est ainsi qu'il met à sa place la fonction propositionnelle, en tant que, je pense l'avoir montré, elle nous donne le seul appui à suppléer à l'ab-sens du rapport sexuel ¹. »

Notons bien que Lacan emploie l'expression « le dire de l'analyse », alors que, tout au long du texte, il distingue deux dire opérant dans la cure : celui de la demande et celui de l'interprétation. Nous avons donc deux dire qui « ex-sistent » dans le processus analytique, chacun d'eux « ex-sistant » à l'ensemble des dits proférés par les deux soi-disant « acteurs » du processus analytique. Le dire derrière les dits de l'analysant est demande ; le dire derrière les dits de l'analyste (y compris son silence) est interprétation ².

Deux points en particulier ont attiré mon attention dans ce passage, outre l'expression « le dire de l'analyse ». Premièrement, le fait que Lacan parle de *l'efficacité* du dire de l'analyse, et c'est précisément cela qui m'a incitée à me lancer sur la piste d'un dire résultant du processus analytique.

Deuxièmement, le fait qu'il nous explique en quoi consiste cette efficacité : « mettre à sa place la fonction propositionnelle », c'est-à-dire Φx , la jouissance phallique. La question est alors : comment y parvient-elle ?

La demande

Au début d'une analyse, l'analysant est convié à jouer le jeu du procédé analytique : « Allez-y, dites n'importe quoi, ce sera merveilleux », c'est la formule de l'association libre que Lacan mit à jour dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*³. Cela sera-t-il vraiment merveilleux ? Oui, d'une certaine manière c'est merveilleux, on s'y attelle des années durant : il est certain que parler a des effets, il y en a même beaucoup, et cela n'a pas attendu la psychanalyse pour être su. Parler a cependant un double tranchant, comme l'avait écrit déjà Gorgias, le sophiste, le logos est un *pharmakon*, c'est-à-dire à la fois remède et drogue⁴.

Notre thème pour cette année interroge « la parole » et il m'est venu immédiatement à l'esprit le titre d'un ouvrage de Pierre Bourdieu : *Qu'est-ce que parler veut dire ?* On a tendance à se concentrer davantage sur la notion de « dire », parce qu'il n'est pas évident de saisir la portée de cette nouvelle élaboration. Pour ma part, j'aimerais me concentrer aujourd'hui sur une partie des enjeux de la parole, car sur ce point Lacan opère aussi un virage radical par rapport au début de son enseignement. En dépit de ses élaborations très poussées sur le réel et des nouveaux outils dont il se sert pour nous les expliquer, qui vont du mathème à la topologie en passant par la logique, la parole est le seul instrument de la pratique analytique. « Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient », disait Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage⁵ ».

Cependant, entre ce que la parole « disait » dans « Fonction et champ » et ce qu'elle « dit » à la fin, il y a un changement de taille, Martine Menès l'a évoqué lors de son intervention⁶. Avant de renommer l'inconscient *parlêtre*⁷, Lacan avance, dans le séminaire *Encore*, une thèse qui incarne ce changement : « L'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse » et, ajoute-t-il, « ne veuille rien en savoir de plus⁸ ».

La thèse d'*Encore* concentre alors l'un des obstacles à la fin d'une analyse. Si parler est aussi bel et bien jouir, parler en analyse implique nécessairement une certaine jouissance. Cela a pour conséquence que l'on peut parler indéfiniment en analyse sans entamer en rien la *joui-sens* qui y est impliquée. Le « pourquoi on parle » peut rester intact, oublié derrière ce qu'on raconte, qu'on déchiffre, qu'on ressasse...

La parole est donc au cœur de l'affaire analytique car elle est, en même temps, le seul moyen de se faire analyser et source de jouissance, notamment celle liée au sens et au déchiffrement, ce qui peut prolonger indéfiniment l'analyse en pure perte. C'est pour cela que je considère qu'un des effets majeurs de l'analyse est justement d'arriver à toucher cette jouissance-là. C'est sur ce terrain que l'analysant se bat, celui de la parole en quête de sens, où il s'insurge contre la castration qui s'y réitère malgré ses efforts. Elle est la seule chose sûre que l'on peut obtenir de l'analyse, cela est programmé dès l'entrée. Freud avait certainement raison, en affirmant qu'à la fin de l'analyse, il y a bien le roc de la castration. Comme l'a mentionné Colette Soler lors du dernier séminaire d'École, Lacan n'a jamais refusé cela, ce qu'il a contesté c'est que cela soit une butée, j'ajouterai qu'il a aussi reformulé le concept de castration.

L'analyse comporte donc un certain « piège », car elle permet certes à l'analysant d'obtenir de cette pratique des effets thérapeutiques. Nul ne contestera que cela soit déjà très bien, certains s'arrêtent même avec ce seul acquis, cela leur suffit. Pour d'autres, cette « petite efficacité » de la pratique des dits peut avoir comme conséquence que cette parole-remède entretienne chez eux l'espoir que l'analyse pourra faire cesser « tout » ce qui leur encombre.

Joui-sens

La *joui-sens* liée à la parole, associée à la nature inépuisable de l'inconscient – qui travaille sans relâche et sans calculer pour la jouissance –, rend évident pour moi qu'il n'y a pas de fin d'analyse possible sans que ce joint-là soit touché. Autrement dit, que l'interprétation de l'analyse puisse délier chez l'analysant la jouissance « qui du sujet fait fonction⁹ » et la passion de celui-ci pour le déchiffrement de *son* inconscient – « délier » étant le sens premier du mot grec *analysis*.

L'expérience analytique nous le prouve, l'inconscient qui travaille sans cesse pour la jouissance ne peut écrire que le *un* de la jouissance phallique. Des *uns* qui ne se connectent pas entre eux de façon à faire accéder le sujet au deux qui lui permettrait d'écrire le rapport sexuel. C'est ce que montre l'épreuve quotidienne de la castration dans l'analyse : on dit un bout de vérité par-ci, l'autre s'échappe par-là, on pense avoir trouvé un sens consistant, un rêve le met à bas, et l'on continue à chercher... C'est ainsi que la pratique de la parole en analyse peut venir à entretenir la jouissance qui supplée « à l'ab-sens du rapport sexuel », dit Lacan dans ce passage que je commente. On cherche désespérément à se faire représenter auprès de ces

uns, qui sont pourtant voués à être l'Un-tout-seul, « tout-seul là où se dirait le rapport ¹⁰ ». Certes, la psychanalyse permet au sujet de saisir quelques-uns de ces *uns*, parce qu'ils se répètent dans les formations de l'inconscient, « voire dans les mots du sujet », précise Lacan dans le compte rendu du séminaire ...*Ou pire*. C'est justement la répétition de ces *uns* qui lui permet « de s'aviser que cet inconscient est le sien », sans pour autant lui permettre de les totaliser ¹¹. Le sujet sait que cet inconscient est le sien parce que, en tant que savoir, il affecte son corps ¹².

L'interprétation efficace

Dans le passage de « L'étourdit » dont il est question, Lacan distingue alors deux dire, je les ai déjà mentionnés : d'un côté, un dire qui *ex-siste* aux dits analysants, à savoir la demande ; de l'autre côté, l'interprétation, qu'il met au singulier. Il y a donc deux dire « distincts », et il précise qu'ils ne sont pas du même ordre logique : la demande est modale, tandis que l'interprétation est apophantique. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lacan précise que la demande enveloppe de son modal l'ensemble des dits analysants ¹³. Cela signifie que les dits de la demande sont articulés autour des modalités empruntées par Lacan à la logique classique, qui sont notamment : le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. Il va jusqu'à spécifier l'ordre dans lequel les dits de la demande sont « distribués », parce qu'ils « appartiennent l'impossible au contingent, le possible au nécessaire ¹⁴ ». Le verbe « apparier » signifie « aller par paire ». Cette sorte de chicane modale de la demande distribue ainsi les cartes de ce que l'analyse pourra obtenir à partir des dits analysants, car elle montre ce que l'analyse peut faire cesser et ce qu'elle ne parviendra pas à faire cesser, c'est-à-dire le nécessaire (symptôme) et l'impossible (rapport sexuel).

Selon le passage de « L'étourdit », l'interprétation efficace met à sa place la fonction propositionnelle Φx . Cette jouissance, « castrée », dit Lacan, est « symbolisée par la fonction imaginaire qui incarne l'impuissance, autrement dit le phallus [- ϕ] ¹⁵ ». Il me semble que mettre la fonction propositionnelle à sa place est ce qui permet de faire sortir le sujet d'une position qu'il vivait comme de l'impuissance, de façon à ce qu'il puisse, enfin, « assumer » sa castration. Autrement dit, il s'agit de passer de l'impuissance à l'impossible, qui pointe vers le réel. C'est une formule déjà bien rabâchée, je le sais, mais l'enjeu est quand même bien là, en tout cas pour ce tournant de l'analyse auquel je fais référence aujourd'hui.

Cependant, une analyse ne programme pas forcément ce virage, car le sujet peut choisir de rester en suspens... La mise en place de la fonction

phallique est située par Lacan dans l'ordre logique du contingent, et c'est ce contingent qui pourrait de façon indirecte démontrer l'impossible¹⁶. Que cela soit contingent veut dire que, dans une analyse, cette mise en place peut avoir lieu ou pas. Lacan affirme, dans son intervention au congrès de l'EPF de 1973, que c'est justement dans le mode du contingent, dans *ce qui cesse de ne pas s'écrire*, que réside « notre chance ». Pourquoi ? Parce que « c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit¹⁷ ».

Comment alors interpréter pour avoir une chance d'obtenir le fruit du discours analytique ?

Ce n'est pas par hasard si Lacan nous livre une vaste théorie de l'interprétation dans « L'étourdit ». Avec l'interprétation-équivoque (homophonique, grammaticale et logique¹⁸), il nous donne des indications du « comment » interpréter, mais cela ne garantit nullement le résultat, car une interprétation-équivoque peut aussi bien nourrir l'appétit de sens...

Cependant, si l'interprétation est un dire, cela signifie qu'elle est *existentielle*. L'interprétation-dire ne peut donc pas être réduite à une formule énoncée, si mince soit-elle. D'où l'usage que fait Lacan de la notion de coupure (topologique). Mon expérience m'amène à dire qu'à un moment de l'analyse, une « interprétation-dire » – introuvable dans les dits-interprétation qui ont jalonné l'analyse – vient à interpréter *efficacement* l'analyse tout entière, non comme gain de sens, mais réalisant une « vraie » coupure. Je veux dire par là que, si le dire de l'interprétation est efficace, il touche le dire de la demande, qui se trouve dès lors dépréciée, capitonnant ainsi la suspension jouissive du déchiffrement qui faisait l'économie du réel. Les effets qui en découlent sont nombreux : aux niveaux du savoir, du rapport à l'autre, du partenaire, de la psychanalyse.

Le dire de l'analyse serait ainsi un dire « nouveau », un dire assurément moins demandant. C'est ce dire-là que l'on peut, parfois, laisser entendre dans les témoignages de passe, avec l'impossible que cela comporte de vouloir traduire en mots ce qui leur *ex-siste*. Ni l'analysant ni l'analyste ne peuvent dire exactement comment, tout d'un coup, « tout » a changé pour le sujet et son analyse. « Tout » étant bien ici une fleur de rhétorique car, bien entendu, on ne change pas « tout ». Mais l'analyse peut incontestablement tout changer dans le rapport du sujet à ce qu'elle ne peut pas changer.

Mais cela ne peut arriver que si l'analyste reste à sa place et que le sujet en soit décidé. Ce dire « nouveau » est le fruit de l'analyse et d'aucune autre pratique de parole.

Mots-clés : dire, dits, dire de l'analyse, demande, interprétation.

-
- * ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 2 mars 2017.
1. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 46-47 ; dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.
 2. ↑ Voir *ibid.*, p. 30 ; p. 473.
 3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 59.
 4. ↑ « Il y a le même rapport entre pouvoir du discours et disposition de l'âme qu'entre dispositif des drogues et nature des corps : comme telle drogue fait sortir du corps telle humeur, et que les unes font cesser la maladie, les autres la vie, ainsi, parmi les discours, certains charment, d'autres charment, font peur, mettent l'auditoire en hardiesse, et certains, par quelque mauvaise persuasion, droguent l'âme et l'ensorcellent. » Gorgias, « Éloge d'Hélène », 14, trad. B. Cassin, dans B. Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995, p. 146-147.
 5. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 247.
 6. ↑ M. Menès, « Que dire ? », *Mensuel*, n° 110, Paris, EPFCL, décembre 2016, p. 17.
 7. ↑ « D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ics de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette. » J. Lacan, « Joyce le Symptôme » (1975), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 565-566.
 8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.
 9. ↑ J. Lacan, « ... ou pire » (Compte rendu), *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 8 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 551.
 10. ↑ *Ibid.*, p. 8 ; p. 550.
 11. ↑ *Ibid.*
 12. ↑ *Ibid.*
 13. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 30 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 473.
 14. ↑ *Ibid.*, p. 47 ; p. 490.
 15. ↑ J. Lacan, « ... ou pire » (Compte rendu), art. cit. ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 551.
 16. ↑ J'ai eu occasion de développer ce point lors d'un séminaire École : « Ce qui peut s'écrire dans une analyse », *Mensuel*, n° 89, Paris, EPFCL, juin 2014, p. 21-26.
 17. ↑ J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan au Congrès de l'EPF », séance du vendredi 2 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 80.
 18. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 48 ; dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 491-492.